

## Compte rendu rencontre RFA 2023 – Bruxelles

La 29<sup>e</sup> rencontre du Réseau franco-allemand a eu lieu à Bruxelles, du 27 au 29 octobre 2023.

Comme de coutume, ce rendez-vous des traductrices, traducteurs et interprètes de la combinaison FR>DE ou DE>FR alliait visites culturelles, temps de discussions et de réseautage, et séminaire plus formel.

Siège de l'Union européenne, capitale de la Belgique, Bruxelles se distingue par la richesse de son offre touristique. Les participantes et participants avaient donc l'embarras du choix pour les visites culturelles.

Le vendredi après-midi, pas moins de quatre visites étaient ainsi proposées.

La première consistait en une après-midi consacrée à l'Art Nouveau (un courant artistique né à Bruxelles au début des années 1890, qui s'est ensuite répandu à travers l'Europe), associant le musée Horta et la maison Hannon, commentée par André Bartholeyns, le mari de Doris Grollmann, spécialiste de la période. Les personnes passionnées des arts du spectacle se sont délectées à La Monnaie, où elles ont pu découvrir l'envers du décor du prestigieux opéra. Les adeptes du 9<sup>e</sup> art ont trouvé leur bonheur au centre de la BD (hébergé dans un bâtiment Art nouveau), où ils ont pu retracer la naissance de cette forme d'expression intimement liée à la ville, et découvrir toutes ses facettes à travers plusieurs expositions. Enfin, pour celles et ceux qui souhaitaient appréhender la ville dans sa dimension européenne, il était possible de visiter librement le Parlementarium.

Le traditionnel dîner de retrouvailles était organisé au Cercle des Voyageurs, une institution bruxelloise née de la passion de sa fondatrice, passionnée de voyages et de rencontres, et située en plein cœur de Bruxelles. Après avoir admiré la Grand-Place baignée de lumière rose en l'honneur d'Octobre Rose, puis s'être prêtés à la traditionnelle photo devant la célèbre statue de Manneken Pis, les participantes et participants ont été accueillis avec un apéritif dans les caves privatisées pour l'occasion. Les conversations entamées se sont poursuivies à table, autour d'un dîner typiquement belge composé de croquettes de fromage, de waterzooï de poulet et d'un tiramisu revisité au spéculoos.

Le samedi, c'est le campus de l'Université libre de Bruxelles (ULB) qui accueillait la journée d'étude.

Après un mot d'accueil, Roland Lousberg, responsable RFA pour la Chambre Belge des Traducteurs et Interprètes (CBTI), a passé la parole à Max de Brouwer. Évoquant le rapide avènement de l'intelligence artificielle (IA), particulièrement depuis l'apparition de ChatGPT début 2023, mais aussi l'apparition de DeepL, il y a déjà quelques années, le président de la CBTI a rappelé à l'auditoire la nécessité de se positionner par rapport à ces outils et d'adopter un discours positif.

C'est à Cécile Libiez que revenait l'honneur d'assurer le premier exposé, intitulé : « **Le nouveau monde de la traduction : évolution du profil et visibilité du métier** ». L'ancienne étudiante de l'ULB, désormais responsable du service de traduction d'Axa Suisse, était venue de Zurich pour nous parler du récent repositionnement de son équipe, confrontée il y a deux ans à plusieurs défis (ou plutôt, opportunités). Les changements opérés au niveau du groupe Axa, en ligne avec

les tendances contemporaines (et notamment, une commercialisation toujours plus rapide des produits) avaient en effet entraîné une compression des délais de traduction, ainsi que le recours croissant à des formats différents, dont la vidéo, multipliant les besoins en sous-titrage. La nécessaire adaptation de la pratique avait fait naître des peurs ; une enquête interne avait conclu à un certain mal-être des collaboratrices et collaborateurs. Une vision stratégique était requise : de « simples traductrices et traducteurs », les 12 collaborateurs et collaboratrices du service sont devenu·e·s des « spécialistes en langues et en culture », qui traduisent, créent des textes et conseillent les clientes et clients internes. Désormais, les membres du service de traduction d’Axa communiquent de manière proactive avec les donneuses et donneurs d’ordre, en interne, pour lutter contre la méconnaissance du métier, mais aussi faire réorienter des campagnes non adaptées à leur cible (par exemple, il a été décidé de ne pas mener de campagne en français pour le changement des pneus, car le slogan et les visuels choisis n’étaient pas transposables à un public francophone). Ce repositionnement, qui est également nécessaire à l’échelle personnelle pour toute personne active dans la traduction, nécessite un ensemble de compétences nouvelles.

Il exige aussi, et c’est sans doute le message le plus important, de sortir de sa zone de confort. Pour les professionnels que nous sommes, il est également important de communiquer pour expliquer un métier souvent méconnu. Enfin, il est essentiel de développer son réseau (au sein de l’entreprise, mais aussi en dehors) pour faire passer ces messages.

La pause café qui suivait l’intervention de Cécile Libiez a été l’occasion d’échanger sur ce repositionnement stratégique.

La deuxième intervention marquait une grande nouveauté, puisqu’elle était donnée à distance. En effet, Laura Hurot devait initialement assurer en présentiel son exposé intitulé « **La *slow translation* : un positionnement d’avenir face à l’accélération des pratiques de traduction** », mais une malheureuse glissade avait empêché son déplacement. C’est donc par le truchement d’un ordinateur et d’une caméra (et grâce à l’aide précieuse de l’informaticien de l’ULB) qu’elle a tout de même pu effectuer sa présentation – en soulignant le caractère ironique de la chose, puisqu’elle inaugurait le format RFA 2.0 en distanciel en prônant le retour à une pratique plus raisonnée et lente de la traduction.

Après avoir cité Luc Julia, créateur de l’assistant Siri, qui disait que « nous avons toujours tendance à surestimer l’effet d’une technologie à court terme et à la sous-estimer à long terme », Laura Hurot est revenue sur la différence entre traduction assistée par ordinateur (un outil conçu par et pour des professionnels) et la traduction automatique, destinée au grand public et ayant une visée fonctionnelle. Elle a ensuite expliqué le concept *slow*, utilisé à l’origine pour parler de la nourriture (par opposition au *fast food*), mais transposé à de nombreux autres domaines ensuite. Enfin, elle s’est arrêtée longuement sur les effets délétères de l’intelligence artificielle (IA) et de cette numérisation galopante sur l’environnement et la consommation énorme d’énergie des centres de données requis pour assurer la puissance de calcul sous-tendant l’IA. Son argumentaire simple et puissant, très imagé, pour redonner une place de choix à l’humain, a donné matière à réflexion à son auditoire captivé.

Le troisième exposé, dispensé par Holker Schuster en chair et en os, a offert aux participantes et participants une introduction à la finance, sous le thème « **Actions et obligations : concepts et terminologie en quatre langues** ». Cet ancien banquier de formation, originaire du pays de Goethe et tombé dans le chaudron des langues, a commencé par expliquer le fonctionnement d’un marché financier, puis détaillé rapidement le bilan d’une entreprise et les moyens qu’avait

cette dernière pour se financer. Il est ensuite revenu plus longuement sur deux instruments de financement en particulier : l'action, un instrument de fonds propres qui, en tant que titre de propriété, confère à son détenteur un droit de vote, et l'obligation, un instrument de dette, qui ouvre de fait une créance à son détenteur, et n'est assorti d'aucun droit de vote. Il a aussi présenté les risques, avantages et inconvénients inhérents à chacun de ces instruments, et évoqué les différentes formes que ces derniers pouvaient prendre.

Son exposé s'appuyait sur des supports quadrilingues (la terminologie étant présentée en français et en allemand, mais aussi en anglais et en espagnol) et n'a pas manqué de mettre en garde sur les faux amis, bêtes noires des traductrices et traducteurs. Les participantes et participants affamés auront retenu que les *Provisionen* allemandes ne sont pas des achats de choses qui sont nécessaires à la vie quotidienne, mais bien des commissions versées aux intermédiaires.

L'heure était ensuite venue de se ruer sur les « provisions » faites par le traiteur en charge de l'événement, dans le bâtiment voisin ; les participants et participantes ont pu poursuivre les échanges en reprenant des forces pour l'après-midi.

Le difficile créneau post-pause de midi revenait cette année à Sabine Schmitz, rompue à l'exercice et habituée des lieux, puisqu'elle enseigne à l'ULB. Son exposé, intitulé « **Paukschlag, intermezzo oder vergeigt ? Übersetzen in die Fremdsprache** » a séduit les amateurs et amatrices de musique par ses nombreuses métaphores et analogies, mais aussi les auditeurs et auditrices plus cartésiennes, qui ont apprécié la démarche scientifique qui sous-tendait sa présentation. Après avoir montré la difficulté à définir les concepts de langue maternelle et de langue étrangère, elle a dressé un inventaire des écueils qui surgissent lorsque l'on traduit vers une langue qui n'est pas celle pratiquée à la maison, et montré, à l'aide d'exemples concrets, qu'il faut plus qu'un dictionnaire bilingue pour réussir une bonne traduction.

En effet, la maîtrise de la langue n'est qu'une des nombreuses compétences requises pour produire une bonne traduction : la capacité à mener des recherches ciblées et efficaces, notamment, est tout aussi importante.

Et pourtant, des arguments plaident en faveur de la traduction vers une langue étrangère, ne serait-ce que pour pallier l'indisponibilité d'un traducteur ou d'une traductrice de langue maternelle, ou le manque de spécialisation. Une telle traduction doit toutefois toujours être relue – à la manière d'une post-édition sur un document traduit automatiquement. Et la question initiale est donc reformulée : « Die Frage ist also nicht, ob man in die Fremdsprache übersetzen darf, sondern unter welchen Umständen! ». Comme souvent en traduction, tout dépend du contexte...

Enfin, Laurence Cuzzolin a eu l'honneur de clore cette journée d'étude sur le thème suivant : « **S'installer dans un nouveau pays, un choc culturel ?** ». Avec beaucoup d'humour et une large dose d'auto-dérision, Laurence Cuzzolin a parlé de son déménagement de France vers l'Allemagne. Premier constat : même dans un pays que l'on connaît bien, prendre ses marques peut être difficile. Dans son cas, les biais cognitifs l'amenaient à vouloir transposer une situation professionnelle française (son statut de salariée-associée en société coopérative) à un pays dans lequel il n'existait pas (ainsi, une société coopérative en Allemagne doit avoir trois associé-e-s, alors que l'équivalent français n'en requiert que deux). C'est finalement lorsqu'elle a pu consulter un *Steuerberater*, incontournable dans le pays de Goethe (il y a ainsi pas moins de

89 000 *Steuerberater* en Allemagne, pour 83 millions d'habitants, contre seulement un peu plus de 21 000 conseillers fiscaux en France, pour une population de 67 millions d'habitants), qu'elle a compris qu'il fallait repenser le paradigme, et partir du cadre national pour trouver sa place ; car l'Allemagne n'était plus la continuité de sa maison, mais bien un autre *Zuhause*, avec des différences majeures. Winston Churchill ne disait-il pas qu'« en Allemagne, tout est interdit, sauf ce qui est permis. En France, tout est permis, même ce qui est interdit » ?

L'exposé d'un périple personnel a été l'occasion de faire un point terminologique et pratique fort utile à celles et ceux qui, pas totalement échaudés par l'expérience de Laurence Cuzzolin, envisageraient de franchir le Rhin, mais aussi de « lever le nez, ensemble » sur d'autres questions auxquelles sont confrontés certains membres du Réseu, après des carrières dans les deux pays, et notamment sur l'épineuse question de la retraite. Parfait pour conclure la journée !

Le « dîner de gala » du samedi soir avait été organisé dans une ancienne et authentique quincaillerie d'Ixelles dessinée par un élève de Victor Horta, et transformée de manière à accueillir aujourd'hui une brasserie. Entourés d'étagères composées de tiroirs en bois, comme à l'époque du magasin, les membres du Réseu ont pu, après une ascension jusqu'au troisième étage, déguster du saumon gravelax, puis un filet de pintade farci aux morilles, accompagné de crème de potimarron, pleurotes et pommes dauphine, pour terminer par une mousse de noisettes. De délicieuses saveurs automnales qui ont fait oublier la pluie diluvienne de saison, qui ne nous avait pas épargnés ce soir-là.

*Die Qual der Wahl*, l'embarras du choix en ce dimanche matin gratifié d'une heure de plus grâce au changement d'heure ! Quatre visites étaient proposées aux membres du Réseu : le Palais de Coudenberg, une « Balade dans Bruxelles » à la découverte des fresques BD, « la Choco Story » avec dégustation et « Bruxelles bavard » ...

La balade consacrée à la découverte des fresques BD a permis aux participantes et participants d'élargir leurs connaissances sur lesdites fresques, certes, mais aussi sur la politique belge, l'histoire de Bruxelles ou encore la culture de notre pays. L'itinéraire choisi par la guide, Gerda, passait par de nombreux endroits situés un peu à l'écart des circuits touristiques traditionnels, comme la Maison A. Jamart, la plus ancienne coutellerie de Belgique, l'auberge pour pèlerin·e·s située le long du Chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle ou encore le reste de l'ancien rempart qui englobait la ville, découvert par hasard lors de travaux. À l'issue de la visite, les participantes et participants étaient toutes et tous unanimes : Gerda est une véritable encyclopédie vivante. Il n'y avait pas une question à laquelle elle n'aurait pas pu répondre, le tout avec une touche d'humour et en y ajoutant l'une ou l'autre anecdote divertissante.

La deuxième balade, « Bruxelles bavard », est offerte par une association dont le nom en allemand n'est autre que l'évocateur « Brussels Chatterguides » ! Celle-ci organise, en plusieurs langues, une centaine de « balades » thématiques (« patrimoine et art de vivre », historiques, culturels, architecturaux ou gastronomiques) dans la ville et ses différents quartiers. L'itinéraire proposé aura rapidement permis de constater que la distinction entre « bavard » et « gourmand » était plutôt floue tant le guide, Raf, a ponctué le trajet de nombreuses étapes gourmandes comportant autant d'occasions de déguster ce qui se fait de mieux en pralines, pains à la grecque, macarons merveilleux et autres chocolats chauds.

Point de départ, le Petit-Sablon, un jardin de style néo-renaissance flamande qui est un véritable bijou architectural. Les différentes corporations bruxelloises sont personnifiées par 48 statues. Raf a ensuite emmené les participantes et participants vers le Mont des Arts où se trouvent, entre autres hauts lieux historiques et culturels, le Palais Royal, le Musée Magritte (reconnaissable à une pomme verte géante sur le toit !), et le Musée des instruments de Musique ; à noter que c'est ici, en plein quartier Art nouveau, qu'a eu lieu « le déjeuner gourmet et gourmand au restaurant panoramique » (cf. le compte rendu de la rencontre rédigé par Freddie Plassart lors de la rencontre du RFA de 2002 !). La visite s'est poursuivie via le Carrefour de l'Europe vers la gare de Bruxelles-Central, conçue dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle pour relier la gare de Bruxelles-Nord et celle de Bruxelles-Midi, dessinée par Victor Horta mais inaugurée seulement en 1952. Un nouvel arrêt devant la confiserie et chocolaterie « Neuhaus » a offert l'occasion de déguster des pralines tout en admirant la Galerie de la Reine, l'un des trois lieux de passage couverts comprenant de nombreux magasins et autres salons de thé ou estaminets. La Grand-Place n'est qu'à deux pas de là : encore une occasion de goûter les spécialités chocolatées de chez « Mary » tout en écoutant encore quelques histoires et anecdotes racontées par l'inépuisable Raf. Puis direction Place de Brouckère et la Pâtisserie « Au Merveilleux », pour déguster une miniature éponyme, déclinée en plusieurs parfums classiques ou plus osés. Enfin, dernière étape, l'« Atelier Sainte-Catherine » dans le quartier du même nom où ont été proposés des chocolats chauds aux participants et participantes ...

La matinée s'est terminée sur une terrasse de restaurant où, gavés de douceurs et autres paroles servies avec tant de passion et d'élégance par Raf, les membres du Réseau ont pu se contenter de quelques portions de frites et d'une bonne bière sur une terrasse à l'abri d'une courte « drache » tout aussi belge ! Quelle élégance pour terminer ainsi non seulement la matinée du dimanche mais aussi la 29<sup>e</sup> rencontre du RFA !

Compte rendu rédigé par Muriel Mattiussi-Kirchhof (CBTI).

Merci à Gabriele François (BDÜ, CBTI) et à Patrick Bergen (ASTTI) pour leur aide à la rédaction de ce compte rendu, ainsi qu'à Roland Lousberg et à Natacha Dalügge-Momme pour leur soigneuse relecture.